

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(suite)

Et c'est une musique qui m'accompagne. Je les reconnais, si loin soient-elles, posées dans la lumière des décors merveilleux d'ici. Et je les admire. Elles me deviennent très chères ; elles me sont amies, des amies silencieuses et belles ; et je les aime ainsi, très lointaines, avec tout le mystère des gestes qu'elles accomplissent et que je m'imagine. Je leur pardonne le bonheur qu'elles donnent à d'autres en retour de quelques minutes de beauté et d'infinie tendresse, très délicate, qu'elles mettent en ma vie de solitaire. Grâce à elles, la route s'éclaire. Je prouve que tout est bien, que tout est beau. Chacun a son lot ici-bas. Il y a à l'accepter bravement, en homme, surtout quand le devoir l'impose, à le transformer, à l'embellir si possible par le rêve et non à blasphémer. " Tout ce que j'ai fait, c'est la vie réelle qui l'a fait naître," a dit Goethe. Moi, suivant cette idée, je puis dire que tout ce que j'ai là au cœur, c'est la vie vécue autour de moi, admirée et aimée, qui l'y a mis et qui fait ma force.

A ce moment, il se tut. Une jeune femme passait.

Sur le fond de l'ombrelle déployée la tête blonde se nimbait de reflets roses et dorés. Une quiétude se lisait sur ses traits, dans la manière dont son regard errant autour d'elle se posait sur les choses et les êtres rencontrés. Bien faite, vêtue d'une étoffe claire, souple, trahissant le rythme calme de chacun de ses mouvements, elle présentait un ensemble de lignes parfaites, et elle allait, en l'atmosphère tiède, parfumée, comme une harmonie vivante, l'andante lent et berceur d'une symphonie émouvante. La jeune femme était dépassée qu'ils marchaient encore côte à côte, silencieux.

Quelque chose vivait en son ami que Pierre commençait à percevoir.

— Et celle-là, murmura-t-il à la fin, la connaissez-vous ?

— Oui, ce n'est pas la première fois qu'elle vient ici.....

Et sa voix, à ce moment, eut une hésitation ; puis il avoua, le regard perdu, comme écoutant son cœur :

— C'est celle que je préfère. C'est pour elle surtout que vous me trouvez ici..... Sans cela..... Ce n'est pas mon habitude. Je suis un peu loup, vous savez. Je rôde à l'écart... Mais elle, c'est une de mes plus pures joies. Elle a l'air si bon, si sincère !... Et puis, plus vivement que d'autres elle me rappelle la France... et une affection qui n'est plus.

Là, il se reprit, releva la tête :

— Hier, sa petite fille passait ici, tenez. Moi, j'étais sur ce banc et je l'observais depuis longtemps. Je cherchais à démêler, en l'enfant, les signes futurs, à percevoir dans ses façons d'être et de s'égayer ce qui me révélerait la femme qu'elle serait un jour. Tout à coup elle fit un faux pas et tomba. J'eus vite fait de la relever. Il n'y avait pas de mal. Elle éclata de rire et je fis comme elle, quoiqu'en moi il y eût une seconde d'inquiétude. Au reste, n'était-ce pas son enfant ? N'avais-je pas, perdant la tête, failli la serrer en mes bras?... Son enfant !... quelle délicieuse chose !... La bonne accourue maugréait, tapotant la robe, rajustant la ceinture, le chapeau déplacé. Nous restions là sans nous rien dire, elle, un peu rose, confuse de sa maladresse ; moi, admirant ses gestes, ses façons déjà coquettes de tourner la tête, de se cambrer et se prêter aux soins empressés d'une inférieure, en vraie petite femme. Quand tout fut bien en ordre, elle me tendit la main, me remercia. Et comme elle allait s'éloigner :

— Au revoir, dis-je, charmant bébé.

— Pourquoi m'appellez-vous bébé ? reprit-elle, retournée brusquement, en un ton vif, tranchant. Sa petite bouche se plissait froide, méchante.

— Mon Dieu, murmurai-je interloqué, parce que je vous trouve réellement charmante, et que, il faut bien l'avouer, vous n'êtes pas encore une très grande personne.

Elle me regardait toujours, hautaine, en des mines adorables, s'essayant à deviner si le sourire dont s'accompagnaient mes paroles ne voulait pas quelque ironie. Elle me plaisait ainsi. Cela prolongeait l'entretien et pour savoir, par elle, un peu de sa mère, je tins à préciser :

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

Alors son regard grandit, sa petite personne se haussa, eut une tenue fière, un geste de souveraine élégance affirmant la gloire d'ancêtres évoqués, de marquises du grand règne subitement apparues la regardant passer. Et sa voix bien timbrée, nette, martelant les syllabes, laissa tomber un des plus beaux noms de France :

— Je m'appelle Marie-Antoinette de.....

Et elle passa. Mais le bon petit cœur qui était en elle lui dicta plus de gratitude. Elle revint gentiment vers moi.

— Merci encore, monsieur. Vous avez été bien bon de faire attention à moi.

En cette minute, c'était tout le regard charmant et jeune de sa mère. Et je songeais encore, voyant s'ouvrir et se fermer ses jolies lèvres : " Elles doivent s'entr'ouvrir et s'éclairer ainsi, quand cette jeune femme murmure des mots de bonté et de prière." J'étais heureux. En son enfant je la retrouvais toute, l'écoutais et l'admirais à loisir. Et elle, la chère petite, croyant que je ne comprenais pas la bonne pensée qui lui avait dicté ce retour, elle s'excusait encore :

— C'est que... je croyais vous avoir fait de la peine.

Mais à conter ces quelques minutes de sa vie, dont il sollicitait le charme et le souvenir précieux pour la conduite morale de son jeune ami, l'intendant avait oublié l'heure. Ils se séparèrent.

— Je vous ai dit tout cela par très grande sympathie. Je serais navré de vous voir, ici, vous laisser aller au découragement, à la tristesse qui, infailliblement, dans une telle solitude s'empare des nouveaux arrivés,